

Lacan Quotidien



N° 775 – Jeudi 17 mai 2018 – 05 h 51 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Aucun hasard

EN AVANT

Pari sur la littérature, par Nathalie Georges-Lambrichs

LECTURES

Homo sapienne, au queer du Groenland, par Dominique-Paul Rousseau

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

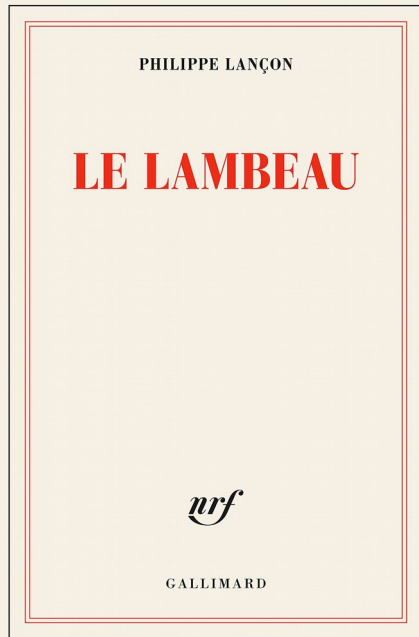
12 jours, l'homme fou est-il un homme libre ?, par Michèle Dufour

LACAN COTIDIANO N° 39

Laura Canedo, Gustavo Stiglitz

Pari sur la littérature

par Nathalie Georges-Lambrichs



Le Lambeau

Philippe Lançon

Gallimard 2018, Paris, 512 pages

Le livre est là, détaché, pris dans le laps du 7 janvier au 13 novembre 2015 et lancé à la poursuite de l'inconnu qui demeure.

Les éclats de sa performance me secouent encore. La lecture m'a jouée, emportée dans les tours de ses lignes. J'ai consenti, je ne l'ai pas lâché. J'ai bien voulu ça. L'hypocrite lectrice était au rendez-vous. Et maintenant elle ne veut pas en rester là. Elle veut dire qu'un narrateur s'est imposé, un narrateur

qui a pris, après l'événement, Proust et Kafka comme viatiques, et s'est élevé à la hauteur béante de la violence à lui infligée.

Je me, je nous dois d'aller à l'os de ce livre brûlant. De focaliser sur la grand-mère paternelle pour l'exhumer, et aussi sur l'arrière-grand-mère, seconde épouse de l'arrière-grand-père. Celle-ci pour ce qu'elle a imprimé dans la mémoire vive du narrateur sa manière de bien se tenir, défiant le diagnostic médical issu des radiographies de son dos : se mettre debout, elle n'aurait pas dû pouvoir, et pourtant... Celle-là, pour avoir été presque oubliée, presque laissée pour morte, devenue invisible aux yeux des sauveteurs qui, ayant sorti de la voiture accidentée ses deux enfants, s'apprêtaient à déblayer la carcasse restante. Là, une parole, de l'enfant qui deviendrait le père du narrateur, fait savoir qu'elle était là, sa mère, qu'il s'agit de l'extraire, et de la soigner.

Ces faits, lambeaux de mémoire, me semblent sinon justifier, du moins éclairer, mais de quelle lumière opaque, la moquerie brève – qui pour moi fait long feu – que l'auteur n'a pas pu ne pas laisser traîner, là, entre les lignes, à l'endroit de la psychanalyse : mal barré, celui qui est le produit de deux générations de psychanalystes ! Et de partir, tous, d'un rire entendu. Défi, déni, incroyance, traumatisme. Oui, le narrateur et ses médecins au taquet de toutes les urgences étaient en avance sur la psychanalyse de Papa, celle qui n'a pas anticipé les conséquences du télescopage des générations produit par la grande guerre et accéléré depuis l'existentialisme, elle a ignoré qu'elle n'avait plus à faire qu'avec des orphelins, d'âge toujours plus tendre, et l'angoisse, son unique boussole, s'est affolée plus souvent qu'à son tour. Ni Freud ni Lacan n'avaient su en finir avec la grand-mère, la déesse blanche, sa partenaire dure à cuire, qui veillait donc depuis l'aube des temps et souvent sans partage, à rabattre l'être pour la mort sur l'être pour le sexe. Et pourtant, n'est-ce pas une chaîne brisée par Lacan et ceux qui l'ont suivi qui permet de lire aujourd'hui l'accumulation des prouesses d'intelligence subtiles qui disent les incommensurables souffrances endurées sous le regard vide de sa figure inexorable ? La chaîne de ce récit réduit à l'os, qui ici fait trou, n'attend-elle pas d'être avec respect et modestie articulée à nouveaux frais ?

C'est que notre temps s'y engouffre avec le bruit et la fureur décuplés de notre monde en vrac.

Je m'interroge sur ce qu'auront été après coup, pour l'auteur, ces mots passés par la bouche de son narrateur, sur ce qu'ils sont aujourd'hui et seront demain – songeant à Imre Kertész qui a pu dire qu'il était, lui, peu à peu devenu le héros personnage d' *Être sans destin*. Je me demande ce qu'ils seront pour chacun de ses lecteurs.

Car Philippe Lançon, doublé de son hétéronyme, a pris le risque de la fiction. Il a accompli ce tour de force de faire frémir sa passion dans ce fragile livre brûlot. Il s'est avancé dans des zones inexplorées, vierges de noms et de formules, et les a balisées avec le tranchant du scalpel (évidemment) dans la langue limpide supposée irriguer son corps social, donc le nôtre. Il a fait tomber des murs et des murs de préventions, de préjugés, montré qui il était ou voulait être ou se devait d'être ou ne pas être, au fil de sa plume surdouée trempée dans un vitriol suffisamment dilué pour tamiser l'angoisse du lecteur, mieux : transformer en plaisir de lecture le martyre d'un survivant.

Vous avez dit plaisir ? Oui, et avec quelle gêne. Car ce plaisir, plus qu'hypocrite, me semble ignoble, ignominieux. Et pourtant... Il fore en moi un lieu nouveau, un lieu de non-attente, un lieu d'intérêt sans illusion, un lieu qu'il me faudra entièrement reconstruire désormais, au jour le jour, où me tenir. Je le prends avec Kafka, Marcel Cohen, *En attendant les barbares*, *Bardo or not bardo* et quelques autres. Il fallait donc que cela fût dit, écrit, et même, notre époque l'exigeait, publié et vendu, l'hyperlucidité de l'écrivain venant en prime tamponner l'opération de son scrupule authentique.

Alors, la psychanalyse. Est-elle en avant de cette cassure irréductible ? Venant avant cet après qui graisse à jamais les rouages de la machine à pulvériser le temps ? N'est-ce pas de ces poussières aimantées que se fomentent son érotique ?

Les mots de ce livre battent leur mesure au rythme que chaque lecteur donnera au phrasé ajusté de cette prose impeccable à dire la démesure de chaque instant dont l'écriture s'applique à circonscrire l'absence pour le reconquérir, tesson d'un manque rédhibitoire. Comme des vagues se fracassant sur une absence de digue, ils auront raison de l'imaginaire de l'événement, qui n'existe pas, qui s'éloigne, mais reste embusqué : la mort viendra, elle aura les yeux éteints de la déesse. L'impossible chaîne brisée demeurera pour chacun lettre active, savoir tu, nié, féroce, ignoré, gorgé jusqu'à la gueule de son non-sens absolu.

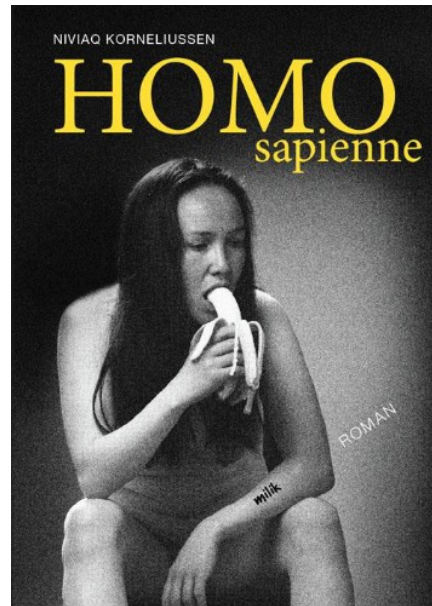
Je ne ferai pas l'injure à ce *Mensch* véritable de dire combien certaines de ses formules m'ont touchée. C'est son pari sur la littérature qui me met à la question – entendez torture –, une littérature de grand reportage, au péril assumé, absolument singulier, pour l'amour d'un universel qui me semble être un fantôme aboli, dont la jouissance, comme la lumière d'une étoile morte, peut encore nous mettre les nerfs à vif et vaporiser aux quatre vents ce qu'il nous reste de courage.

Plaise aux dieux, qui sont du réel, que ce livre nous soit enseignement et ressource face à l'inconnu qu'il fait apercevoir, non dans sa source où j'ose lire la répétition freudienne, mais dans sa conséquence, imprévisible pour chacun, que la littérature sublime et accompagne, sans la transfigurer – à moins que nous ne restions mariés à nos rêves.

LECTURES

Homo sapienne, au queer du Groenland

par Dominique-Paul Rousseau



Que « l'identification sexuelle (...) rencontre dans les deux sexes une limite à la localisation d'une jouissance qui reste en excès » (1) est ce qu'illustre le roman *Homo Sapienne* (2) de la jeune écrivaine groenlandaise Niviaq Korneliussen (3) — paru le mois dernier chez La peuplade.

Lorsque le célèbre explorateur polaire Knud Rasmussen (1879-1933), fils d'un pasteur danois et d'une Inuit, faisait claquer son fouet au-dessus des chiens de traineau ouvrant le passage du nord-ouest entre le Groenland et l'Alaska lors de sa mémorable expédition de Thulé (1921-1924), il était animé par une force de vie *unificatrice*. Collectant modes de vie, artefacts, récits mythologiques, etc., il voulait démontrer *l'unité* du peuple inuit et, autant que faire se peut, faire reconnaître *l'unité* d'un territoire qui, à l'époque, risquait de se fractionner.

Cette force liante se dissout inexorablement aujourd'hui, comme le glacier Sermeq Kujalleq qui alimente la grandiose baie de Disko — non sous l'effet du réchauffement climatique, mais comme conséquence de ce grand Autre qui n'en finit pas de se déglisser, y compris aux confins du Septentrion.

La langue inuite elle-même se met à fondre : la synthèse des langues eskimo-aléoutes que constitue le *kalaallisut*, groenlandais officiel (4), se trouve partout fissurée non seulement par le danois (administration, médias), mais aussi à présent par l'anglais qui s'invite partout dans le parler quotidien des jeunes Groenlandais. Aussi le texte de N. Korneliussen est-il truffé d'expressions anglaises toutes faites et même de phrases entières non traduites — pas plus dans les versions française ou danoise que dans l'originale.

Dans ce roman groenlandais, point d'histoires de chasse à l'ours, d'igloos, de banquise ou de chamanisme inuit. Nous sommes à Nuuk, capitale de 18 000 âmes d'un pays qui en compte 55 000, dans le milieu des jeunes branchés qui font la fête en enchaînant boîtes de nuit et « *after* ». Une « fête » aux accents moroses où l'on boit beaucoup de *shots* en écoutant de la musique (5), où l'on se plait au premier coup d'œil et où l'on change d'amoureux et d'amoureuse, ou *vice versa*. Le lendemain : vomis et gueule de bois (6).

Knud Rasmussen se réjouirait pourtant de ce Groenland en marche vers son émancipation avec la *loi d'autonomie renforcée* acquise par référendum en 2008. Il le serait moins en entendant, depuis son temps Autre, de la bouche de jeunes Inuits qu'« on est Groenlandais quand on est alcoolique (...) quand on bat son conjoint (...) quand on maltraite des enfants (...) quand on a pitié de soi-même (...) peu d'estime de soi (...) quand on a de la colère en soi (...) quand on ment (...) quand on est bête (...) méchant (...), homo » (7). C'est que le temps de l'*Un-tout-seul*, de la jouissance « autonome », n'est plus le temps de l'Autre de l'unité de la nation.



Le livre est formé par l'entrelacs des vies de cinq jeunes, en cinq chapitres : *Fia, Inuk, Arnaq, Ivik, Sara*.

Fia devient lesbienne avec Arnaq, petite amie de son frère Inuk... lequel se découvre préférer les hommes. Arnaq, après Fia, devient l'amante d'Ivik, alors même que ladite Ivik est l'amie de Sara, laquelle rompt avec *Ivik* parce qu'à travers l'infidélité de celle-ci avec Arnaq, elle « découvre que (son) ex-amie est un homme » (8), c'est-à-dire un transexuel.

Bref, aucune « structure élémentaire » n'est plus reconnaissable ; personne n'appartient vraiment à un groupe sexuel défini, plus aucun mode de jouir n'est prescrit ou interdit. Au passage d'un à un autre, on perd son identité sexuelle, on la renouvelle aussi, dans un vaste espace « *queer* ». Seul l'inceste fait encore limite — Arnaq, alcoolique, a été victime d'un viol paternel qui la ravage.

Notons l'impact du nom propre sur le corps de jouissance : Fia bascule vers l'homosexualité quand elle rencontre *La femme*, car Arnaq, en groenlandais, signifie « femme » (9) – ceci dépasse ce dont nous informe la traductrice sur la mixité possible de tous les prénoms utilisés par l'auteure (10).

L'auteure se situe dans un registre radical d'où sont exclus les semblants. Son style est abrupt, cru, direct, opératoire, décousu, tendu ; il ne s'embarrasse d'aucun des attributs de l'Autre.

Il s'en dégage pourtant une puissance littéraire. Mais elle ne tient pas à l'ancien système métaphoro-métonymique. On va droit au but, sans images et avec peu de mots. Cette manière d'écrire incarne ainsi cette « disjonction » joycienne « entre écriture et représentation » (11). On dit ce qu'il y a dire. Un point c'est tout. On utilise le matériau brut, hétéroclite : lettres, journaux intimes, transcriptions de conversations sur Facebook avec ses « émoticônes », #hashtags, SMS, échanges téléphoniques, expressions anglaises hérissées de « *fuck* », de « *shit* » et aussi mots danois non traduits (12).

C'est une écriture, sans aucune fioriture, rêche, hachée, aux phrases aussi brèves qu'acérées, qui vient par associations courtes et continues, qui prend presque un aspect de ritournelle, d'épanorthose (13).



Sur la couverture de l'édition française comme de la danoise, figure la photographie d'une femme (l'auteure ?), nue, mangeant une banane, dans le style préhistorique ou simiesque. La banane qu'elle croque n'est pas sans rappeler l'ironie de Fia à l'égard des hommes réduits à leur verge, qualifiés d'« *homme-saucisse* » (14) et du sort qu'elle leur réserve. Mais bien en deçà, on pourrait y voir une référence à l'humain en tant qu'« espèce ». Dans le champ analytique, cette dérégulation généralisée des identifications sexuelles pourrait être lue comme un possible ébranlement de *l'identification primordiale* elle-même : celle qui conditionne l'entrée de chaque sujet dans l'ordre symbolique humain.

Aussi pourrions-nous lire le titre « *Homo sapienne* » comme une création langagière qui tente une nomination du « *troumatisme* » de la « non-identité » du sexuel, de son caractère *non identifiable* précisément. « *Homo sapienne* » est d'un « genre » plus « fluide » (*gender fluid*) que celui de « femme », mais débordant largement le signifiant « homo » employé dans le livre pour dire la vacillation de l'être des personnages du roman. À moins encore que ce ne soit un nom de *La femme* (Arnaq), en tant que non barrée, affranchie de tout ancrage phallique, seul capable de capitonner encore un peu, en toute dernière instance, la dérive du sens dans la vie des cinq jeunes *queers*.

Éclairés par Lacan, nous dirons plutôt que, pour l’auteure, la solution est moins dans la revendication *queer* que dans cette écriture hors image, dépouillée de tout semblant et tirant sa puissance de l’ensemble vide qu’elle cerne : « Écrire est une nécessité pour moi, pour que je puisse agir comme un être humain » (15), dit-elle.

Vous pourrez venir écouter Niviaq Korneliussen le 17 mai 2018, pour une soirée « Littérature du Groenland et Imaginaire du Nord » (16), à la Maison du Danemark, sur les Champs-Élysées.



1 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Navarin-Le Champ freudien, 2016, p. 17.

2 : Korneliussen N., *Homo sapienne*, La peuplade, 2018. Premier roman, écrit en un mois et paru en 2014 chez Milik, maison d'édition groenlandaise a connu un succès immédiat (cf. Rossignol V. *Livreshebdo* n°1162, 23 février 2018).

3 : Née en 1990 à Nuuk, ayant grandi à Nanortalik, village de 1500 habitants, au sud du Groenland, elle écrit *Homo sapienne* à l'âge de 23 ans.

4 : Cf. note de la traductrice Inès Jorgensen, *ibid.*, p. 21. Traduit du danois.

5 : Chaque chapitre porte le nom d'un tube anglophone, suivi du prénom d'un personnage : *Crimson and Glover* (Joan Jett and the Blackhearts)-Fia ; *Home* (Foo Fighters)-Inuk ; *Walk of shame* (P !nk)-Arnaq ; *Stay* (Rihanna)-Ivik ; *What a day* (Greg Laswell)-Sara

6 : « Mon corps ne supporte pas les poisons qu'il a ingurgités et les muscles de mon ventre tirent, je vomis quelque chose d'horrible. Carlsberg, bière de Noël, Classic, vodka, tequila, Hot'n'sweet, Arnbitter, Jack Daniels... Tout remonte en vrac de mon estomac à ma gorge. », (*ibid.*, p. 103).

7 : *Ibid.*, p. 87.

8 : *Ibid.*, p. 196.

9 : « c'est une femme que je veux, et je la remplace par Arnaq, une arnaq » (*ibid.*, p. 62).

10 : *Ibid.*, p. 21.

11 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 109 & cf. p.134 : « La pensée est du côté de la représentation, de l'image, alors que l'écriture note ce qui n'a pas de représentation. En ce sens, l'écriture est propre à noter le trou sans image. »

12 : Cf. Korneliussen N., *Homo sapienne*, *op. cit.*, p. 37 : « And then something like, qu'est-ce qui se passe, tu vas bien, tu pars, que vas-tu faire, tu me quittes, og så videre, og så videre, og så videre, and I'm like, il faut que tu m'écoutes, asseyons-nous pour parler, je t'aime, je ne suis pas heureuse, tu n'es pas heureux, je trouve que ma vie manque de quelque chose, même si on ne manque de rien, j'ai besoin d'être moi-même parce que nous ne sommes pas heureux, etc., and the drama begins ».

13 : « Mes amis ont commencé à se poser des questions sur moi. Ils se demandaient où me situer. (...) j'ai moi aussi commencé à me poser des questions. Je me posais des questions sur la raison pour laquelle ils se posaient des questions. Ma famille a commencé à avoir des doutes sur moi, cela m'a fait douter. Je me suis mise à avoir des doutes sur la raison pour laquelle ils avaient des doutes sur moi » (*ibid.*, p.141-142).

14 : *Ibid.*, p.52

15 : Korneliussen N., interrogée par D. Chartier dans l'introduction, *ibid.* p. 17.

16 : Info : <https://www.maisondu danmark.dk/agenda-culturel/>

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

12 jours : l'homme fou est-il un homme libre ?

par Michèle Dufour

« Toute formation humaine a pour essence et non pour accident de réfréner la jouissance. » (1)



Depardon a déjà consacré deux documentaires à la psychiatrie – [*San Clemente*](#) (1982), dans un hôpital de Vénétie désormais fermé, et [*Urgences*](#) (1988), aux urgences psy de l'Hôtel Dieu à Paris. Deux autres sont dédiés au fonctionnement de la justice – [*Délits flagrants*](#) (1994) et [*10^e chambre instants d'audience*](#) (2004). Son dernier, *12 jours*, permet de faire une boucle, liant les questions de la psychiatrie et celles de la justice sur l'enfermement, la folie, le lien social qui, pour certains, peut se rompre à un moment donné.

Dans le dispositif d'hospitalisation à la demande d'un tiers, l'application de la loi impose que les juges interviennent dans les douze jours suivant l'internement d'un patient. Ils vérifient que la privation, contre son gré, de liberté d'aller et venir se justifie bien au regard de ses troubles et de sa dangerosité supposée. Une humanité, aux prises avec un réel difficile à dire, défile ainsi devant les magistrats, à charge pour eux de prolonger ou non l'hospitalisation, de la valider ou pas en visant la régularité et la conformité de la procédure. Depardon s'emploie à filmer l'exécution de cette nouvelle procédure, soit la modification relativement récente (1994) de la loi de 1838 sur les hospitalisations sous contrainte - le délai de quinze jours prévu par la loi de 2011 a été ramené à douze en 2013. S'appuyant sur un dossier, le magistrat doit signifier les manques, les failles, les vices de procédure susceptibles d'annuler l'hospitalisation sous contrainte.

Dix séquences nous permettent de saisir toutes les modalités de soins forcés, de la demande d'hospitalisation en urgence, faite à la demande d'un tiers, à celle d'un représentant de l'État, face au péril imminent que la personne peut représenter pour elle-même ou pour la société par le trouble à l'ordre public qu'elle est susceptible de causer.

« *Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté.* » (2)

Une audience met ainsi en présence le patient, un juge dit « des libertés et de la détention », un avocat « garant des libertés individuelles et porteur de la parole de son client », mais que celui-ci ne choisit pas (il est le plus souvent commis d'office) et, à l'occasion, une assistante sociale et/ou des infirmiers. Le juge intervient seulement concernant la privation de libertés au début de l'H.O. (hospitalisation d'office) à temps complet, et pas dans le programme de soins qui peut s'ensuivre, éventuellement en ambulatoire. Aucun psychiatre n'est présent à cette audience. Le psychiatre se fait néanmoins « présent » par ses écrits (rapports d'expertise, certificats circonstanciés, ordonnances des traitements). Son absence serait motivée par le législateur dans le souci de laisser libre la parole du patient. Dès lors, qu'en est-il de l'accueil de sa parole ?

Il y a deux temporalités différentes : la première est judiciaire – le juge, l'avocat et le médecin interviennent en parallèle, mais sans se rencontrer ; la seconde, clinique, psychique, est celle du sujet hospitalisé.

Or, entre le moment où il est hospitalisé et celui où il est reçu en audience, ce n'est déjà plus la même temporalité. Il y a eu un traitement, des soins qui ont déjà produit des effets ; l'hospitalisation elle-même parfois peut suffire à produire un effet d'apaisement.

Seulement, comment prend-on en charge la folie aujourd'hui dans ces formes extrêmes de souffrance psychique ? Sous couvert de faire rentrer le comportement troublant dans la norme, est parfois administré un traitement qui tend à faire disparaître ladite souffrance *a priori*. La clinique montre qu'« un [sujet] qui souffre », comme effet de signifiant, « de son corps ou de sa pensée » (3) n'a pas de demande sauf celle qui peut émerger dans l'écart qui se creuse à partir de la double valeur de la plainte (position ou statut de “plaignant” à celui de “plaintif” et inversement) (4).

À l'audience, après 12 jours d'H.O., la place du sujet, au vu du poids du réel en jeu pour lui, semble passée à la trappe.

« Je suis une plaie ouverte », « je ne suis pas à ma place, je veux ma liberté », « je suis fou, j'ai la folie d'un être humain... », « Quand est-ce qu'on sait qu'on est malade ? », « Je ne suis pas à ma place, je veux ma liberté, c'est un abus de pouvoir ». Et le juge de répondre : « Vous n'êtes pas démunis. » (5)

Ces sujets sont ainsi classés, étiquetés, diagnostiqués, sans recours ou sans le secours d'aucun discours établi, persécutés, jouis par l'Autre, dérangés, mis en difficulté dans l'effort de certains pour faire barrage, limite au parasitage de la parole et à la jouissance qui y est incluse. Cette audience, très loin du discours analytique, ne constitue pas un lieu d'adresse d'un impossible à supporter donné à voir et à entendre. Ce moment qui relève et s'inaugure d'un malentendu ne fait pas rencontre. Dans ce contexte, les sujets ne peuvent se saisir des effets de cette offre tangible de prise de parole. Quand bien même les patients, un par un, sont inclus et partie prenante de cette modalité particulière qui les concerne au plus près, inscrite au registre du respect des droits de l'homme visant à les réintégrer, même partiellement, au sein de la communauté humaine, dans et par l'usage des semblants et de leurs semblables, un impossible demeure.

« Depuis le début du XIX^e siècle, on ne cesse de revendiquer et toujours avec plus d'insistance le pouvoir judiciaire du médecin ou encore le pouvoir médical du juge. » (6)

Divisés, magistrats et avocats parfois ne savent comment accueillir la parole singulière de ces patients les mettant à mal par leur détresse dans cette unité de temps et de lieu, où pourtant la parole circule avec ses semblants. Paradoxe : des bouts de vie sont ébauchés, mais sans aucune donnée sur le parcours hospitalier ni sur les circonstances du passage à l'acte qui les ont conduits à l'hôpital. Dès lors, bien peu d'éléments permettent de fonder « l'évaluation » à partir de laquelle le juge peut décider de rendre la liberté ou pas.

Ce film produit en effet un malaise en ce qu'il présente, d'une part, un lieu de parole pour le malade où il tente de dire son réel, son impossible avec souvent une justesse dans le ton et le choix des mots, mais sans être véritablement entendus et, d'autre part, l'embarras visible du côté du juge qui n'a pas les moyens de répondre autrement que sur l'aspect formel d'un dossier à instruire dans un domaine qui n'est pas le sien, pour faire face à l'urgence des situations de crise, parfois aigües, de la maladie mentale, comme le dit Lacan : « Si vous n'êtes pas psychiatre, si vous avez une attitude simplement disons humaine, intersubjective, sympathique, un type qui vient vous raconter un truc pareil, ça doit vraiment vous foutre sacrément froid quelque part. » (7)

Ce passage par le droit, qui peut paraître factice à certains, est une réponse venant pallier à ce qui a été mis en défaut par la psychiatrie de ces dernières années dans la formation des soignants de plus en plus sollicités par des tâches administratives. Ainsi est pointé en creux l'état de la psychiatrie aujourd'hui. La présence du juge est requise quand il est question de la liberté de l'individu dans une démocratie, une république, un État de droit, mais son champ de compétences est inadéquat, limité par le fait qu'il ne peut se substituer au médecin pour dire, apprécier la qualité du consentement du patient en

hospitalisation d'office. Face à la souffrance psychique, perceptible dans les plaintes, symptômes, débordements, délires, angoisses qu'ils manifestent, ces sujets ont affaire à une réponse sociale *via* la voie judiciaire qui exclut le réel et ne peut qu'être sourde à la singularité de chacun.

On peut cependant y voir une possibilité – certes minimale et partielle – qui vise à réintégrer le sujet dans la communauté humaine, dans la série des semblables, à l'appui d'un savoir y faire avec l'usage des semblants. Il ne s'agit donc pas là de s'occuper du fond, mais de prendre appui sur la forme comme garante de la liberté du sujet pris en compte et considéré en tant que citoyen, voire comme justiciable.

Néanmoins, la souffrance exprimée ne saurait être abordée comme un dysfonctionnement à corriger avec injonction au sujet d'être « normal » ou plus acceptable parmi ses semblables. Pour ces sujets, il est impossible de composer avec la demande, avec le désir de l'Autre reçus comme volonté de jouissance sans limite, signes d'autant de retours de l'Autre dans le réel. « Freud diagnostique un “malaise dans la civilisation” relatif à un Autre qui demande à l'homme un renoncement de jouissance pour s'inscrire dans le lien social » (8), un lien social fondé sur le rejet de la façon de jouir de l'un en ce qu'elle est différente de celle de l'autre et qu'elle dérange (9).

Face à une dialectique entre liberté et ségrégation, loin de l'apologie de la liberté des années de l'antipsychiatrie, la question de la privation de libertés que constitue l'internement d'office permet un débat (10) ouvert et animé qui se situe dans le large champ entre les tenants d'une pente sécuritaire et ceux opposés à toute contrainte.

1 : Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p.364

2 : *Ibid.*, p.361

3 : Lacan J., *Télévision*, Seuil, p. 17.

4 : Miller J.-A. , « L'Orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour » (1982-1983), cours inédit.

5 : Paroles de patients du film *12 jours*

6 : Foucault M., *Les Anormaux*, Cours au Collège de France, 1974-1975, p. 27. - à retrouver [ici](#)

7 : Lacan J., *Mon enseignement*, Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, 2005, p.58 (texte prononcé en octobre 1967 à l'hôpital du Vinatier).

8 : Roy D., « Le lien social : une responsabilité collective », *Lacan Quotidien*, n° 735, juillet 2017.

9 : Cf. Auré M., « Le sujet comme tel est un émigré », liste de diffusion de l'EFP – Forum de Rome, 24 février 2018.

10 : Projeté à Cahors le 26 janvier 2018, à l'initiative de l'Atelier Psychanalyse et Criminologie de l'antenne de l'ACF-MP, le film a donné l'occasion à un public très nombreux de débattre avec les professionnels en exercice de la justice et de la psychiatrie. Cf. aussi : Jacquin J-B, « Hôpitaux psychiatriques : une impossible mais nécessaire mission », *LeMonde.fr*, 29 novembre 2017, et Guivarch A., « Soins sans consentement », site de l'ECP.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI